

# LE PÈRE PEINARD



*Réflexes*

HEBDOMADAIRES  
d'un

**GNIAFF**

ABONNEMENTS France  
Un an ..... 6 f  
Six mois ..... 3  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an ..... 8 »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

## LA FAMINE C'EST KIF-KIF UN MASSACRE TUERIE POPULAIRE Par MANQUE DE PAIN

### ROUSPÉTANCE DE MINEURS AUX ÉTATS-UNIS



#### Le Pacte de Famine

Quelle triste époque, mille tonnerres!  
Les richards deviennent abominablement féroces et, au lieu de leur faire front, les prolos courbent l'échine et filent doux.

Le pain augmente dans des proportions farameuses!

En d'autres temps, mince de chabanais qu'eût produit un coup pareil.

Les rues se seraient dépavées d'elles-mêmes et les barricades auraient sorti de de terre, kif-kif les champignons après la pluie.

Aujourd'hui, rien!  
Les rues étant bitumées et pavées en bois, les barricades sont vieux jeu.

Ce fourbi est trop pompier!  
On est, fin-de-siècle..., ou mieux, fin-de-race.

Personne ne bouge. Le populo se contente

de se brosser le ventre et de serrer la boucle d'un cran; si les gosses brament la faim, la mère les bercera :

Fais dodo  
Ma petite poulette  
Fais dodo  
Et tu auras du gâteau!

C'est ça qui remplit les tripes : une chanson avec des sanglots à la clé.

Nom de dieu, c'est-y donc du pissat de richard qui gargouille dans nos veines?

C'est à le croire!  
Et à nous reluquer si fausses-couches, les pleins-de-truffes jubilent.

Dam, ils n'ont pas tort!  
L'augmentation du pain fait leur beurre.

Au fur et à mesure que les panses des prolos se vident, — faute de miches! — les coffres-forts des capitalos prennent du bedon.

Y a d'ailleurs pas à s'illusionner: ce renchérissement du pain n'est pas une conséquence normale des mics-macs sociaux.

Foutre non! C'est une crapulerie voulue : ça a été tiré de longueur par les bandits de la haute. Pour râfler, en quelques semaines, un beau tas de millions, les salauds n'ont pas trouvé de joint plus pratique que d'accarer le blé.

C'est de l'assassinat tout pur!  
Seulement, au lieu d'opérer au coin d'une rue — et de risquer sa peau — comme c'est

le cas des marlous qui font le coup du père François sur les boulevards extérieurs,

Nos bandits prennent des gants et, c'est assis dans leur fauteuil, bien au chaud, qu'ils commettent leurs crimes.

Aussi, entre ces deux races de crapules, les marchands d'injustice opèrent un sacré distinguo : pour les premiers, gens vulgaires, mal éduqués et mal frusqués, la loi n'est jamais assez sévère.

Par contre, avec les seconds, les chats-fourrés ont d'autre manières : ils sont avec ces malfaiteurs d'une politesse exquise et, pour le plaisir, ils leur lécheraient le croupion.

—0—

En France, le chef de file des accapareurs du blé, — ou mieux leur larbin, — c'est Méline, la bourrique ministérielle. Certes, ce galapiat va trouver son bénéfice à affamer le pauvre monde, — mais c'est pas lui qui palpera le gros magot : les accapareurs se borneront à l'arroser dans les prix doux.

C'est lui qui, par ses tripatouillages légaux, — en fermant la frontière, — avec un sacré impôt aux blés étrangers, a aidé pour une sacrée part à nous affamer.

Grâce à cet impôt, cette tourte crapuleuse espérait se faire gober des paysans à qui l'impôt sur les blés étrangers permettrait de bazarder le grain à de bons prix.

Ah ouat! Les paysans — les vrais camplu-

chards, c'est-à-dire ceux qui cultivent eux-mêmes — sont, malgré l'impôt, saignés à blanc par les accapareurs qui profitent seuls du renchérissement.

Ce n'est pas les culs-terreux qui vont bénéficier des droits qui empêchent les blés étrangers d'entrer en France, c'est l'association de malfaiteurs de la haute qui a son siège à Corbeil et qui s'appelle Darblay, Clique et Compagnie!

—0—

Pour s'excuser, les mélinards serinent que le renchérissement du blé se produit partout, en Europe et en Amérique.

La belle foutaise!

Ça prouve tout simplement que l'association de malfaiteurs qui s'est formée pour l'accaparement du blé est une bande internationale.

A preuve, le coup manigancé, y a pas longtemps, par quelques marchands de blé de Chicago: ces charognes ont foutu le feu à deux immenses « élévateurs » de blé, — deux gigantesques greniers. Ils étaient assurés et les compagnies ont financé. — donc, les capitaux n'ont rien perdu! Il s'en faut: cet incendie a bougrement aidé au renchérissement..., le coup a été à double effet!

En plus petit, aux environs d'Angoulême, ces jours derniers, des gros proprios aidaient au renchérissement du blé en le foutant aux bestiaux.

Et y a pas à dire que ces scélératesses sont uniques et exceptionnelles...

Foutre non! Si on connaissait tout ce qui se passe dans les coulisses capitalistes, — on en apprendrait de raides.

Y a pas à tortiller: la famine dont nous pâtissons a été voulue par les richards!

Et, pour qu'elle produise en plein son effet; c'est-à-dire pour qu'elle avachisse le populo, pour qu'elle le décime, pour qu'elle anémie les pauvres loupes... les bandits de la haute ont tiré leurs plans de façon que la famine s'amène au beau mitan de la morte saison.

Si, encore, le travail allait; si on faisait des journées pleines, on pourrait avec des efforts se tirer du pétrin.

Mais rien ne va! Le chômage est général.

Aussi la mistoufle est-elle inévitable.

Une famine comme celle qui s'amène, ça saigne à blanc le populo, — aussi catégoriquement qu'une Semaine Sanglante.

Mais ça fait moins crier!

## L'Assassinat d'Angiolillo

C'est vendredi dernier, 20 août, à onze heures du matin, qu'Angiolillo a été garrotté.

La veille, la sentence de mort lui avait été notifiée.

Selon la hideuse coutume espagnole, afin de faire savourer son supplice à la victime, c'est 24 heures à l'avance qu'on lui annonce son exécution. Ça ne lui fit ni chaud ni froid! Il savait de quoi il retournait et n'avait pas la moindre illusion. Seulement, quand les rati-chons voulurent le boucler dans leur chapelle ardente, — l'antichambre du tombeau, — il la trouva mauvaise.

Très calme, Angiolillo répondit aux jésuites qu'il n'avait rien à foutre en chapelle, qu'il avait ses aises dans sa cellule et que c'était bien le moins que la frocaille, après l'avoir cramponné pire qu'une horde de mornions, lui fiche la paix pendant ses dernières vingt-quatre heures.

Comme, malgré tout, un des maudits rati-chons continuait à le bassiner, voulant qu'il se repente, Angiolillo lui intima d'y mettre un bouchon: « Du moment que vous ne pouvez pas me faire sortir de la prison, fichez-moi la paix. Je m'arrangerai avec Dieu. »

Après avoir envoyé à la balancoire toute l'engeance cléricochonne, Angiolillo attendit, sans s'émotionner, que l'heure fatidique sonne.

Il bouffa de bon appétit, roupilla tranquille et, le vendredi matin, s'éveilla d'excellente humeur. A huit heures, il cassa la croûte, aussi joyeusement que s'il avait eu un demi-siècle de vie sur la planche.

Un peu après, on lui apporta une lettre de sa mère à laquelle il répondit illico.

Puis, comme l'heure approchait, les jésuites firent une dernière tentative: le pauvre gas en fut quitte pour les envoyer paître une fois de plus.

Ensuite, le bourreau s'amena et ce fut l'occasion de nouvelles simagrées: il est d'usage, en Espagne, qu'avant de porter la main sur le condamné à mort, le bourreau s'agenouille à ses pieds et lui demande pardon du mal qu'il va lui faire.

Angiolillo, un peu épaté par cette farce qu'il n'avait probablement pas prévue a eu quelques secondes d'hésitation, ne sachant comment accueillir la supplication du bourreau. Il lui a tout de même pardonné et donné l'accolade, — tenant compte qu'il n'est qu'un instrument, — mais en lui faisant pourtant observer qu'il aurait pu prendre un métier moins hideux.

Après quoi, le bourreau a commencé son sale turbin: il a sorti la robe de bure avec ceinture de corde que doivent revêtir les condamnés, ainsi que le bonnet carré, barriolé d'une grande croix.

Angiolillo ne voulait rien savoir d'un tel déguisement, — objectant qu'il allait à la mort et non à la mascarade. Mais, le bourreau lui ayant expliqué que cette tenue était de rigueur, le condamné a attrapé la robe et, sans le secours de personne, s'en est affubé. Il s'est ensuite laissé ligotter les mains et, sans le moindre tressaillement, il s'est mis en route, d'un pas ferme, sans avoir besoin de soutien, est arrivé au pied de l'échafaud.

Comme les bandits de la haute avaient le trac que le populo n'intervienne et ne manifeste sa haine contre les grosses légumes, la hideuse mécanique avait été dressée dans l'intérieur de la prison. Seulement, pour que l'exécution soit visible, l'échafaud se dressait au-dessus des murs et il fallait grimper vingt-quatre marches pour arriver à la plate-forme.

Cette escalade, Angiolillo l'a accomplie de son pas allègre, sans l'aide du bourreau. Et, toujours crâne, sans que son visage trahisse la plus mince émotion, il est allé s'asseoir sur le banc du garrot.

Les juges lui avaient seriné qu'il ne tente pas de parler, car on lui couperait la chique, afin que le populo amoncelé autour de la prison, pour relâcher le spectacle lugubre, n'emporte pas dans son cœur ses paroles de malédiction pour les riches et d'espoir de meilleure vie pour le pauvre monde.

Pourtant, comme Angiolillo insista pour dire un mot, rien qu'un mot, trois syllabes!... On lui accorda.

Alors, d'une voix sonore, qui porta au loin, il clama cet unique mot:

GERMINAL!

Accolé au poteau du garrot, Angiolillo perçut alors l'avenir: il vit ses aspirations réalisées! La terre, fécondée de sang viril, avait cessé d'enfanter des monstres; les hommes ayant oublié la haine vivaient côte à côte, sans peiner terriblement comme au temps passé... L'Autorité, germe infâme de tous les maux, avait été extirpée et de la boule ronde rayonnait la joie et l'amour....

Tous les espagnols qui entendirent la clameur de ces trois syllabes: *Germinal!*... en comprirent-ils le sens?

Peut-être pas exactement. Mais, d'instinct, ils devinèrent que c'était un appel à l'avenir, une affirmation qu'un monde meilleur fera bientôt place à la monstrueuse société actuelle.

Le garrot attendait sa proie!...

Angiolillo s'assit sur le banc, le bourreau lui attacha les genoux et les bras, puis lui passa la cravate de fer; mais quand il voulut lui couvrir le visage, la victime refusa, — et c'est souriant et placide qu'Angiolillo attendit le tour de vis!

L'exécuteur tourna la manivelle! Les os du supplicé craquèrent, son corps eut un soubresaut et sa tête s'affaissa....

Angiolillo avait rejoint Canovas dans le néant!

Jusqu'au soir, dominant la plaine, son corps resta exposé et le soleil caressa celui qui avait été un homme!

## Toujours l'Inquisition!

Les héritiers de Torquemada ne désarment pas! De partout ont beau s'élever les protestations et les clameurs d'indignation, les bourreaux espagnols n'en continuent pas moins leur œuvre sanguinaire.

Dimanche dernier, à Londres, à Trafalgar-Square, y a eu un grand meeting où dix mille

bons bougres sont venus huer et flétrir les monstres d'Espagne.

Le meeting était emmanché par le « Comité des Atrocités espagnoles » avec le concours d'une foultitude de riches fleux, appartenant aux diverses opinions sociales.

Entre autres orateurs, y a eu Teresa Claramunt, une riche copine qu'on a surnommé la Louise Michel espagnole et qui vient de moisir un an dans les cachots de Montjuich.

A la fin du meeting, selon la coutume anglaise, il a été donné lecture d'une résolution reconnaissant l'infamie du gouvernement espagnol et invitant tous ceux qui ont du cœur au ventre à protester au nom de la civilisation. Et, sur les dix mille assistants, y a eu juste douze mains pour repousser cette protestation.

Douze jean-foutre, ou mieux, douze roussins!

—0—

Mais foutre, comme je viens de le dire, ce n'est pas ces clameurs d'indignation qui estomaquent les inquisiteurs.

Au contraire, la rage de se voir démasqués les rend encore plus crapuleux!

Les camaros savent que, au moment de l'exécution de Canovas, 120 malheureux innocents, que le Conseil de guerre et le Conseil supérieur de Madrid ont acquitté deux fois, se trouvaient encore embastillés à Montjuich. Les inquisiteurs renaudaient d'être obligés de les relâcher; aussi, ils cherchaient toutes sortes de prétextes pour retarder leur libération.

Maintenant, parce que Canovas est mort, ils n'ont plus besoin de prétexte!

Les bandits ont resserré leurs griffes et ils gardent ces 120 malheureux innocents.

Plus crapuleux encore: à Barcelone, les arrestations continuent, — ces jours derniers, y en a eu plus de deux cents, — opérées sous prétexte de complicité avec Angiolillo.

Les monstres regrettent d'avoir conduit à la frontière une partie des innocents du grand procès de Montjuich et, ne pouvant leur refiche le grappin dessus, ils se rabattent sur les amis et les parents des bannis, qu'ils embastillent à l'aveuglette.

—0—

Et, y a pas qu'en Espagne que les héritiers de Torquemada donnent libre carrière à leurs vacheries.

A Cuba, c'est kif-kif!

La nièce du président de la république cubaine, Mlle Evangelina Cisneros — qu'on ne peut fichre pas accuser d'être anarchote! — a été arrêtée sous l'inculpation de complicité dans la rébellion et le conseil de guerre lui a administré 20 de travaux forcés qu'on va l'expédier tirer au baigne de Centa, en Afrique.

Cette nouvelle scélératresse des inquisiteurs a foutu le populo des Etats-Unis dans une rage folle, et aussi les dirigeants. A tel point qu'il est fortement question de museler les hideuses crapules d'Espagne.

Les Américains parlent de foutre les Espagnols hors de Cuba...

La mesure est évidemment insuffisante!

## Feliskoff en balade

Toute la semaine, les quotidiens bien pensants — torchons à fesses de moujicks — nous ont soulé de leurs bafouillages.

Ils se sont fendus d'une débauche d'inepties et d'une orgie d'insanités!

Et, tout ça, à propos de la baguenaude en Russie de Sa Tannerie Feliskoff, président de la Répugnante Française. C'est d'ailleurs pas le premier venu, le birbe: il est de famille royale, — son beau-père ayant royalement mis à l'ombre les pépètes d'un tas de jobards, et ayant joué de la fille de l'air... à temps pour éviter d'aller se laver les pieds.

Mais, laissons l'ancêtre de côté!

Occupons-nous rien que du Feliskoff: actuellement, il trinque avec le tsar, suce la pomme à la tsarine.

Hein, c'est ça qui va faire baisser le bricheton et foutra du beurre dans les épinards, — de ceux qui ont des épinards!

Y a que les chieurs d'encre des torchons franco-russes qui vont y trouver du bénéfice: toute la pommade russofolle qu'ils servent à leurs lecteurs leur sera payée. Aussi, faut les entendre: « Parisiens, qu'ils havent, pavoisez et vive la semaine russe! »

Pavoisez! Avec quoi?

En arborant le drapeau noir de la misère?... Si c'est celui-là que les jean-foutre tiennent





« ditions coloniales. Le Dahomey, Madagascar, l'Abysinie, Cuba, les Philippines, le Soudan... où la peste, le choléra, la fièvre jaune secondent puissamment les balles ennemies. Dans une certaine mesure ça supplée à la grande tuerie que nous avions rêvée.

« Mais c'est pas suffisant, nom de dieu ! Qu'est Madagascar ou à peine une petite dizaine de mille de troupades ont laissé leur carcasse quand il y a tant de bras inoccupés et tant de mécontents qui rechignent ?

« Nous avons bien casé une foultitude de ces non satisfaits dans des emplois inutiles. Nous sommes bien arrivés à ce résultat que les feignasses abondent en Europe, pire qu'une légion de sauterelles.

« Eh bien, nom d'un pet, ça ne suffit pas, nous ne sommes pas encore tranquilles !

« Favorisons donc l'émigration ! A tous ceux qui pâtissent par chez nous et qui tirent la queue du diable à la lui arracher, tendons l'hameçon d'une vie facile et aisée de l'autre côté de la grande tasse... »

Voilà, en gros et en détail, la ruminade des chameaux.

Sans trop prendre les choses au tragique, il faut voir tout ce qu'il y a de crapuleusement machiavélique dans ce calcul des cervelles bourgeoises et se garer comme d'une mauvaise fièvre de donner dans le panneau.

Aujourd'hui les diverses puissances d'Europe ont circonscrit l'Afrique de leurs colonies. La France tient l'Algérie et la Tunisie au nord, le Sénégal, le Soudan, le Dahomey, le Congo, le Gabon à l'ouest et à l'est Obock sans compter la grande île malgache et une tapée d'autres qui l'avoisinent.

L'Allemagne a aussi des Hinterland à droite et à gauche, le roi Léopold son Congo, l'Espagne Ceuta et Madère et, que sais-je plus, les Portugais — qui sont pas toujours gais — des lambeaux par ci par là au Congo et au Mozambique.

Les italiens voulaient avaler toute l'Ethiopie... mais, foutre, deux ou trois tatouilles des abyssins les ont fait battre en retraite et ils sont désormais cantonnés sur la côte.

Quant aux anglaises, les plus dévorants des fauves colonisateurs, ils ont fichu leurs pattes croches sur l'Égypte, le Cap, et espèrent avant peu tenir tous les pays intermédiaires.

J'en passe sûrement n'étant pas ferré à glace sur la géographie. Pour finir, que les camarades sachent que ces chamelles de puissances, non contentes des patelins où elles ont pu foutre le grappie, se sont partagées le restant de l'Afrique.

Et il y en a de la place dans ce sacré pays de moricauds. Si les jean-foutre arrivaient à leurs fins ils seraient foutus d'allonger d'un siècle la vie du capitalisme.

Il y aurait là un vaste champ ouvert à l'exploitation carabinée dont nous sommes victimes mais ce qui me console c'est que les saulauds ne réussiront pas.

Leurs crapuleries puent au nez des naturels qui savent à ne pas s'y tromper de quoi il retourne : français, anglais, italiens trouvent à qui parler avec les touaregs, les soudaniens, les matabélés, les abyssins.

Et, d'autre part, le populo d'ici n'attendra pas si longtemps pour leur rogner les griffes.

— 0 —

Ne pouvant compter encore sur l'Afrique les pourvoyeurs d'émigration se sont rabattus sur l'Amérique.

Le nord s'est bondé de prolos en un demi-siècle; les forêts vierges sont tombées sous la hache; la vache noire a sillonné d'immenses espaces; des agglomérations populeuses ont surgi; des fortunes colossales se sont édifiées sur le travail et la misère des masses.

Aujourd'hui, c'est kif-kif bourriquot que dans la vieille Europe : mêmes crises, mêmes souffrances des pauvres bougres et mêmes jubilations des pleins-de-truffes.

Mais là-bas comme ici, en face du capital, se dresse la révolte, les anarchos font boule de neige.

Restait encore l'Amérique du Sud où il y avait encore tant et plus de place; c'est là que, ces dernières années, les bandits des sociétés d'émigration ont cherché à déverser les malheureux de par ici.

Ces propre-à-rien faisaient d'une pierre deux coups : ici, ils débarrassaient les richards d'un cauchemar, là-bas, ils amenaient la viande à exploitation à meilleur marché, — la baisse continue des salaires.

Les promesses les plus alléchantes étaient faites, mais foutre c'étaient des promesses de candidats et une fois là-bas, ça changeait de gamme.

Les grosses journées étaient bien petites, et les concessions de terrain n'étaient le plus souvent qu'un piège pour faire défricher le terrain et le mettre en rapport. Puis, ce résultat atteint, le pauvre colon, épuisé et ruiné, se trouvait exproprié et sa terre passait à un autre maître.

Et tous ceux qui avaient fichu le camp dans l'Argentine, au Chili, dans l'Uruguay ne tardaient pas à s'apercevoir qu'ils avaient troqué leur cheval borgne pour un aveugle.

Ceci dit je transcris pour les bons bougres quelques lignes d'une babillarde adressée par un collecto argentin, Patroni, à la *Petite Rép.*

Le type commence à mettre en garde les prolos européens contre les promesses fallacieuses des embaucheurs pour l'émigration.

« Nous souffrons, dit-il, non-seulement des crises industrielles inhérentes au système de production capitaliste mais d'une véritable crise agricole occasionnée par les ravages des sauterelles qui, en 1896, ont détruit la presque totalité de la récolte.

« Tout fait croire que l'année 1897 aura le même sort. En certaines provinces, dès le mois de juin, des nuées de sauterelles couvraient déjà le sol.

« Aussi les travailleurs quittent la campagne pour se réfugier dans les villes où déjà se sont amenés les travailleurs de l'Uruguay agité depuis six mois par la guerre civile; il y a un grand encombrement de bras et une grande diminution de salaires.

« En sens inverse, le prix des vivres, des loyers, des frusques monte toujours.

« Chaque jour, les grands transatlantiques arrivent bondés d'émigrants et la situation s'aggrave.

Un peu plus loin le collecto argentin nous donne des chiffres sur les journées et les dépenses dans la Plata :

« Le péon (manœuvre) gagne un peso soixante par jour, le peso vaut 1 fr. 65 en monnaie de France. A Buenos-Ayres les ouvriers d'art les plus payés ne touchent pas plus de trois pesos.

« La moyenne des journées est de deux pesos cinquante.

« Or, pour vivre, il faut au moins une pieza et 20 pesos par mois, la moindre chambre coûte 20 pesos et il faut au bas mot à une famille de trois personnes 36 pesos par mois, rien que pour la seule nourriture.

Viédaze, il a foutre raison le Patroni de ne pas conseiller l'émigration.

Colonisons ici, mille charognes, dussions-nous envoyer les richards coloniser dans les pampas !

Le père Barbassou.

## ACOUPS DE TRANCHET

**Quelle fumisterie !** — Le pétard qui s'esclaffa, la semaine dernière, dix minutes après le départ de Feliskoff n'avait pas laissé de traces.

Tout au plus, en s'armant d'une loupe, pouvait-on reluquer sur l'enseigne du bouillon Duval, une fêlure, grosse comme un pois.

Ça resta ainsi le premier jour.

Mais, l'auteur de l'attentat, furieux de n'avoir pas laissé de traces, alla quérir une échelle, la colla contre la devanture, y grimpa et — de la main qui avait allumé le pétard — fit sauter un morceau de l'enseigne, large comme les deux mains.

Et maintenant, les traces de l'attentat sont visibles à l'œil nu..., et Puybaraud a félicité l'auteur.

**Mauvais présage !** — Voici que le dégoût de l'affreuse vie faite au populo dans la garce de société actuelle, qui pousse tant de prolos des villes au suicide, gagne les campluchards.

Dans les Vosges, à Xertigny, on a trouvé pendu un campluchard de 34 ans, Jacques Roussel.

Le pauvre bougre serinait souvent : « Ce n'est pas une existence de toujours travailler et de ne rien gagner ! »

La misère et la mort de ce pauvre bougre est une sacrée mornife administrée sur la hure qui sert de trogne à Meline-Famine, qui est député du patelin !

Y a pas quinze jours, le maudit affameur bavait à Epinal que les campluchards sont heureux kif-kif des coqs en pâté.

En voici un, — un de ses électeurs, — qui lui donne un terrible démenti !

**Charcutiers militaires.** — Un troubade du 100<sup>e</sup> lignard s'étant blessé à la patte fut expédié à l'hospice de Narbonne.

Les charcutiers en culotte de peau examinèrent la blessure et conclurent à l'amputation d'un doigt.

Alors, jaloux de la réputation des dentistes qui arrachent toute une mâchoire saine et ne laissent dans la gueule du patient que les chottettes gâtées, ces abrutis de charcutiers coupèrent au troubade le premier doigt venu. Comme ce n'était pas le bon, — c'est-à-dire le malade, — ils repiquèrent au truc et, cette fois, réussirent à ne pas se tromper.

Amputer un doigt sain au lieu du malade, c'est une sacrée erreur !

Mais, comme c'est un simple troufion qui en a été victime, ça ne tire pas à conséquence.

Bien au contraire, ça va leur être compté comme une action d'éclat : on va les décorer.

C'est ainsi que ça se passe à tous les degrés de l'échelle sociale : plus un crapulard fait de mistoufles et de vacheries au pauvre monde, — mieux il est gobé des richards !

## RÊVE D'AVENIR

Air : *Brin de Vie*

Sur la terre libre enfin  
Peuple qui de grands mots vains  
T'enivres ;  
Loin de vous, bourreaux moqueurs  
Qui n'avez rien dans vos cœurs  
De cuivre ;  
Sans lois, sans maîtres, sans Dieu,  
Egaux et libres au lieu  
De suivre...  
Tous, enfants, femmes, barbons,  
N'est-ce pas qu'il ferait bon  
De vivre ?

Plus d'or, plus de dirigeants !  
Le pouvoir, l'or et l'argent :  
Chimères !  
Anis et non plus rivaux,  
Nous n'aurions que des travaux  
Sommaires,  
Et partagerions, meilleurs,  
Le franc rire et les douleurs  
Amères ;  
Les femmes, cœurs triomphants,  
Seraient pour tous les enfants  
Des mères.

Les hommes, en rangs épais,  
Iraient vers l'auguste paix  
Féconde,  
Armée immense d'élus  
En marche pour le salut  
Du monde !  
Fier soleil éblouissant,  
Nouvelle lumière sans  
Seconde,  
Notre jeune humanité  
Croîtrait, mirant sa beauté  
Dans l'onde !

Hélas ! au lieu de ceci,  
Nous n'avons que des soucis,  
Des larmes ;  
La misère est notre lot ;  
Mais nous sonnons le grelot  
D'alarme  
Contre vous, les impudents,  
Puisque voir grincer mes dents  
Vous charme,  
Contre vous, tas de bandits,  
Avec nos deux poings brandis  
Pour armes !

Tes derniers jours sont comptés,  
Maudite société  
Factice :  
Hangar rongé par les rats,  
Un beau soir tu crouleras,  
Bâtisse !  
Nous ne voulons plus demain  
Qu'un seul petit être humain  
Pâtisse ;  
Mais la terre appartiendra  
Toute à tous, et ce sera  
Justice !







L'Education d'un Alphonse !